

MUSIQUE ▶ L'écrivain américain Greil Marcus raconte le rock en lui donnant une profondeur mythologique. Dans son nouveau livre, ce critique « intello » s'amuse à prendre son sujet à rebrousse-poil

GREIL ANATOMY

BRUNO LESPRIT

Greil Marcus pique du nez sur la scène du Centre culturel Georges-Pompidou de Vincennes, luttant contre le *jet lag* et un programme de marathonnier. Dans le cadre du festival littéraire America, l'essayiste et journaliste musical américain, 71 ans, participe, le 10 septembre, à un débat sur les « Musiques d'Amérique », où il a manifesté sa désapprobation quand on l'a présenté comme « le pape de la critique rock ». Un peu plus tôt, il contribuait à la discussion « Littérature et journalisme » ; le lendemain l'attendaient des sessions publiques sur *De la démocratie en Amérique* puis *Like a Rolling Stone* – l'hymne rageur de Bob Dylan de 1965, auquel il a consacré un ouvrage, adapté au Studio de la Comédie-Française en 2015.

C'est la rançon d'une immense érudition qui porte aussi bien sur les Pères fondateurs que sur les *girls groups* des années 1960, sur Emily Dickinson que sur John Ford. En dénominateur commun, un questionnement au long cours de l'identité américaine, en une quinzaine de livres et des milliers d'articles, qui ont fait de lui l'un des grands spécialistes de la culture rock. « Il sait tout, connaît tout et nous raconte une histoire exaltante », dit de lui le cinéaste britannique Stephen Frears.

Dans son dernier opus, *L'Histoire du rock en 10 chansons* (Galaade, 288 p., 25 €), il commente, sans respect de la chronologie, plusieurs chansons peu connues, *Shake Some Action* (Flamin' Groovies), *In the Still of the Nite* (The Five Satins) ou *Money Changes Everything* (The Brains). Une provocation ? Un exercice d'une « ridicule prétention », comme il le dit lui-même, avec une dérision amusée ? Peut-être, mais accompli avec sérieux et dans le pur style Marcus, fait d'associations au fil de la plume, décevant parfois comme Etta James conduit à Beyoncé quand Lady Gaga apparaissait dans son précédent livre, consacré aux... Doors. « Ce que j'aime faire, explique-t-il, c'est prendre une chanson et flâner dans des directions que je ne cherche pas à contrôler, cette chanson pouvant évoquer un film, un roman, un événement historique... Une chanson est un monde en soi. »

Marcus a fait sienne cette recommandation de D. H. Lawrence : « Ne jamais croire l'artiste, croire l'histoire qu'il raconte. » Il dit : « J'écris comme si les chansons avaient une vie autonome en dehors de leurs créateurs. Elles recherchent d'ailleurs toujours la bonne personne pour les interpréter. Je ne me serais jamais intéressé à To Know Him Is to Love Him, sentimentale et très banale, écrite et produite en 1958 par Phil Spector, si je n'avais entendu la version magnifique d'Amy Winehouse sur la BBC, en 2006. Pendant près d'un demi-siècle, cette chanson avait attendu d'être délivrée par Amy Winehouse. »

« Personne n'analyse une chanson comme Greil Marcus, dont la prose est aussi passionnée et omnivore que la musique qu'il aime », a loué Salman Rushdie. Cette touche fut apposée dès son premier livre, en 1975, *Mystery Train* (traduit en 2001 chez Allia). Sous-titré « Images de l'Amérique à travers le rock 'n' roll », cet essai se démarque de tous les écrits publiés sur le sujet, en considérant la

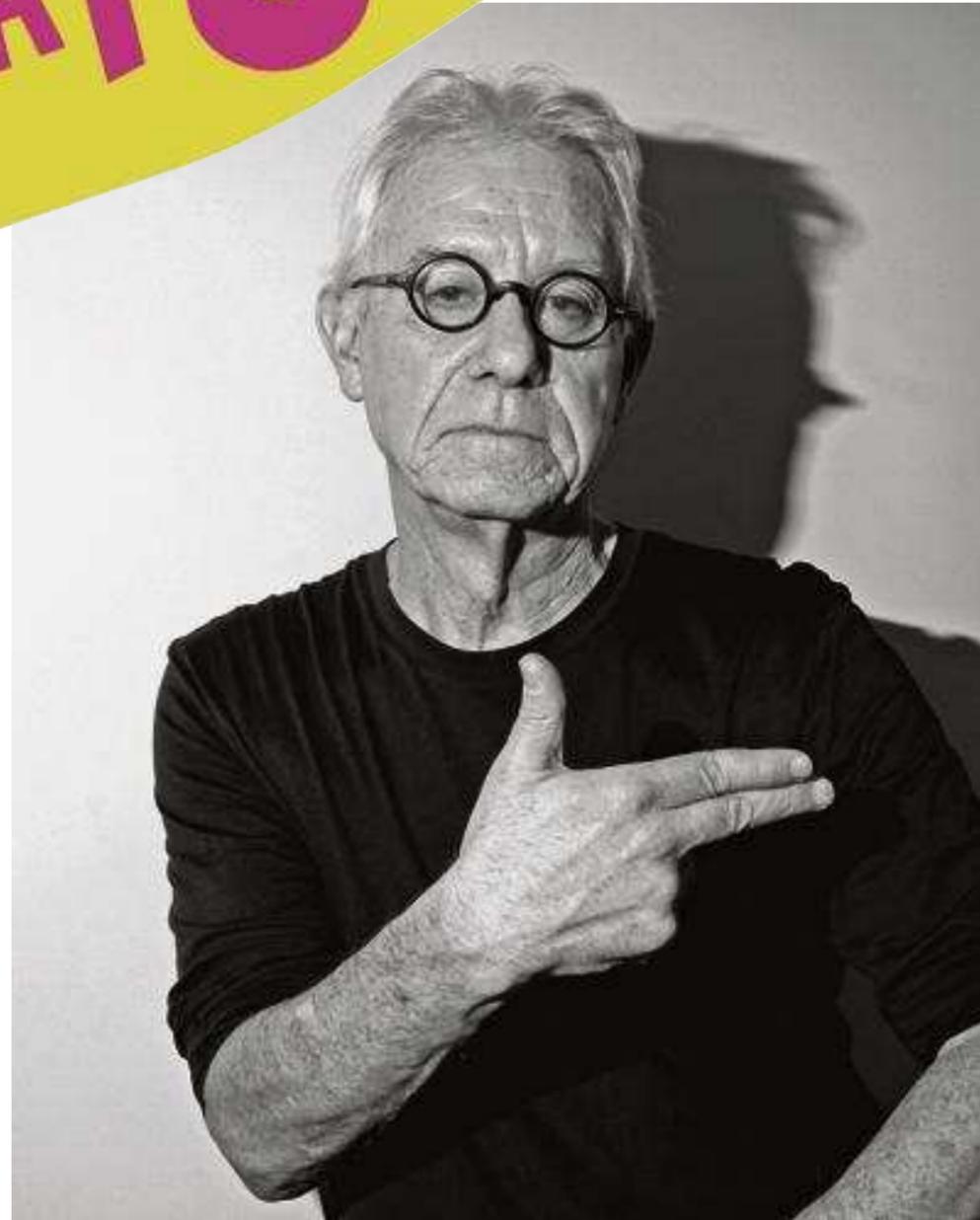
musique rock comme « une culture américaine marquée par le retour de traditions, et non comme une culture de la jeunesse ». Pour lui, l'ado rebelle et sans passé était relié à la « old weird America », la « vieille et mystérieuse Amérique », et à ses mythes : The Band, le groupe qui accompagnait Bob Dylan, évoque l'arrivée des pèlerins dans le Nouveau Monde, le destin d'Elvis Presley rappelle *Moby Dick*, de Melville. Pour étayer ses analyses, Marcus a mis à profit sa formation en sciences politiques à l'université de Berkeley autant que son admiration pour la féroce critique de cinéma du *New Yorker* Pauline Kael.

« Qu'est-ce que c'est que cette merde ? »

« Les rares livres sur le rock 'n' roll qui existaient, je pense en particulier à *The Story of Rock*, de Carl Belz – publié par l'Oxford University Press, rien que ça ! –, étaient pleins d'erreurs, de désinformation et d'ignorance, dépourvus d'esprit et d'intelligence, relève son ancien collègue du magazine *Creem*, le romancier Nick Tosches. En comparaison, son livre *Mystery Train* apparaissait comme une révélation. » Il donnait au rock une profondeur mythologique. Tosches ajoute : « Greil Marcus est l'auteur le plus cultivé, éloquent, ingénument provocateur et captivant associé au rock 'n' roll, au blues, au hillbilly et à toute autre musique autochtone dont la langue inconnue ne tolère pas d'appellation. Je ne le vois pas comme un critique rock, expression qui convient à ceux dont les objectifs sont plus modestes, mais comme l'un des meilleurs historiens de cette trame infinie de cris et de chansons qui sont le cœur et l'âme d'un monstre américain indéfinissable, blanc et noir, urbain et rural. Ces voix entrelacées ne peuvent que conduire vers les sous-bois de la vérité périphérique, au-delà d'une histoire soigneusement "paysagée". »

Retourné à 11 ans par le *All Shook up* de Presley, le baby-boomer fait malgré tout des études. Il se destine au métier de professeur quand, en 1968, il publie son premier article, une critique assassine d'une compilation frauduleuse des Who. Le magazine *Rolling Stone*, « la bible de la contre-culture », l'incite à gagner sa vie de manière plus ludique : il devient critique rock. Deux ans plus tard, il se distingue par une recension du *Self Portrait* de Dylan restée fameuse pour son attaque (« Qu'est-ce que c'est que cette merde ? »), avant qu'une brouille avec le patron du magazine, Jann Wenner, ne provoque son transfert chez *Creem*, le concurrent punk rock de Detroit.

L'explosion punk est le point de départ de son deuxième essai, le premier publié en France et celui qui est resté le plus célèbre dans ce pays : le vertigineux *Lipstick Traces* (Allia, 1998). Cette « histoire secrète du XX^e siècle » débute avec *Anarchy in the UK* (1976), le dévastateur single des Sex Pistols, et établit une généalogie du blasphème en Europe, fédérant les situationnistes, les lettristes, Dada et les hérétiques du Moyen Age. Si *Mystery Train* était une « réponse patriotique sur l'esprit américain » au Watergate, *Lipstick Traces*, terminé en 1989, est son « livre des années Reagan ». « Plutôt que de s'exiler, comme certains le suggéraient stupidement, se



Greil Marcus, en 2013 • Fred Kihn/Adoc/BN

souvent cet électeur démocrate, je me suis rapproché de cette tradition de l'avant-garde européenne, si difficile à comprendre pour un Américain. En fait, j'ai quitté les Etats-Unis pendant neuf ans, mais intellectuellement. » Il apprend à lire le français, car « seul La Société du spectacle avait été traduit en anglais pour ce qui est de Guy Debord », et noue une amitié durable avec la première épouse de celui-ci, Michèle Bernstein. « Quand le livre a été publié en France, je m'attendais à entendre : "Quel est

« Personne n'analyse une chanson comme Greil Marcus, dont la prose est aussi passionnée et omnivore que la musique qu'il aime »

Salman Rushdie, écrivain britannique

cet Américain qui vient nous expliquer ce qu'est notre culture ? », sourit-il. Ce fut plutôt : « Pourquoi a-t-il fallu que ce soit cet Américain ? » Debord m'a écrit une lettre bienveillante, et Isidore Isou [le créateur du lettrisme] un courrier atrabilaire pour dénoncer une vicieuse violation de la vérité. »

« Gâte-sauce universitaire »

Il est souvent reproché à Marcus de procéder à des rapprochements forcés, comme la comparaison entre la fureur de l'hérétique Jean de Leyde (1509-1536) et celle de John Lydon, le vrai nom de Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols. Et si l'idée est communément admise aujourd'hui que Malcolm McLaren (et, partant, le mouvement punk, qu'il a propulsé) a été l'héritier des situationnistes, certains la contestent,

comme le critique britannique Nick Kent. Pour avoir longuement discuté avec le manager des Sex Pistols en 1974 et 1975 sur leur impact potentiel, Kent assure, dans *Apathy for the Devil* (Rivage Rouge, 2012), que « pas une seule fois il n'a mentionné le situationnisme comme philosophie directrice », le terme n'apparaissant dans ses interviews que « bien plus tard ». « Mon but n'était pas de convaincre, répond Marcus. Ce livre porte sur un cri dont l'écho résonne dans l'histoire, que j'entends chez des gens engagés dans le même type de projet : la critique radicale, l'urgence, la violence, le mépris pour les limites... Qu'ils ne le reconnaissent pas et qu'ils ne se connaissent pas m'importe peu. C'était ma mission de les faire se rencontrer. Bien sûr, d'une certaine façon, c'est une fiction, mais tout est vrai ! »

Avec son côté Droopy, son look normcore, Marcus semble très peu rock 'n' roll à ses contempteurs, qui lui trouvent un côté « chiant », lui préférant son ami, le punk Lester Bangs, dont il a édité le recueil posthume *Psychotic Reactions et autres carburateurs flingués* (Tristram, 1989). Mort à 33 ans, Bangs est lui aussi devenu un auteur culte, avec son journalisme « gonzo » où il se met en scène en mêlant humour ordurier et mauvaise foi revendiquée. Marcus, ce « gâte-sauce universitaire », comme a pu l'écrire Philippe Garnier dans *Libération* en 1999, serait coupable d'avoir par trop théorisé le discours sur le rock et d'en avoir fait un objet d'études sérieux. S'il intervient effectivement à la New School de New York (après Berkeley et Princeton), l'accusé rappelle n'avoir « jamais donné de cours sur le rock 'n' roll » : « Pourquoi enseigner ce que les étudiants connaissent déjà ou découvrent par eux-mêmes ? » Il préfère évidemment leur parler de la « old weird America » et de ses mythes. ♦